

## Devenir psychanalyste

Après la lecture de mon texte « Renaître au trauma » dans lequel je disais que mes deux premiers psychanalystes, loin de m'avoir aidée, avaient contribué par leur silence à raviver un premier traumatisme, Patrick Chemla m'a demandé pourquoi je ne m'étais pas enfuie, pourquoi j'avais persisté.... Question qu'en vérité je ne m'étais pas posée tant il me paraissait évident que cette répétition traumatique voire même traumatisante devait être imputée non pas à la psychanalyse en tant que telle mais à un certain positionnement de mes psychanalystes dû au contexte de l'époque, pour ne pas dire aux consignes de l'époque.

Quand Patrick Chemla me pose une question je ne la laisse pas tomber. Il me la pose avec une douceur accompagnée d'un petit rire dans la voix tel que je ne peux pas lui résister.... Une question comme ça, l'air de rien...mais Patrick suit son fil, transmette, et ne laisse pas s'échapper tout ce qu'il attrape en chemin. La transmission de la psychanalyse certes mais pas n'importe laquelle. Une psychanalyse vivante, pas à l'abri de ses murs, s'articulant à la vie institutionnelle. Cette vie institutionnelle qui accueille la folie. Loin de faire de la théorie psychanalytique la réponse à tout, c'est plutôt un dialogue permanent qui s'instaure entre le travail dans son équipe et les référents psychanalytiques. Bien plus c'est non pas au nom de la psychanalyse mais je dirai pour elle, pour la sauver, redonner du sens au travail, qu'il a constitué un réseau de résistance contre la réduction du soin telle qu'on essaie de nous l'imposer à l'heure actuelle.

Le texte auquel Patrick Chemla fait allusion est un texte que j'ai écrit pour des journées de formation liées au D.U. Psychose et institution dans lequel, à la demande de Guy Dana, je suis intervenue sur le thème du traumatisme. Dans ce texte je suis repartie de ma propre expérience du trauma vécue pas n'importe où, vécue au sein même de mes deux tranches d'analyse. Pourquoi ? A cette époque la dimension traumatique était à peine prise en compte. Mes deux analystes n'ont tout simplement pas réalisé que leur silence, de règle à l'époque, ne faisait que répéter le silence de ma mère endeuillée de deux enfants morts juste avant ma naissance. Et pourtant j'ai survécu.... je suis là aujourd'hui. Je raconte dans ce texte comment j'ai pu jalonné mon parcours pour ne pas sombrer. Il n'empêche que je commence ce texte en disant que je suis une rescapée. Le mot est fort, trop fort, il appartient à des circonstances autrement plus violentes, il appartient aux camps de la mort. Mais j'ai choisi de le garder pour dire cette répétition du trauma dont le psychanalyste peut se

---

<sup>1</sup> Michel Foucault, *Le beau danger*. Entretien avec Claude Bonnefoy. Ed EHESS, 2011, p.56

faire l'agent s'il n'y prend pas garde. Cette dimension traumatique, comme vous le savez, est la pierre angulaire entre Freud et Ferenczi, l'un privilégiant la connaissance et l'autre la dimension thérapeutique.

Que répondre à Patrick Chemla ? Que je suis bretonne et têtue ? Je ne suis pas bretonne...lui répondre que je suis une teigneuse ? Cela me va mieux car je suis du nord. Mais comme qui dirait dans l'patois dech'nord « in n'in mingerot sus l'tiète d'in tigneux »<sup>2</sup> et « ch'est in sacré mulet, pus qu'on l'i d'mande, moins qu'i donne »<sup>3</sup>. Donc si c'est par entêtement c'est pas intéressant, il y a rien à en apprendre ( à manger).....et plus on lui posera la question, moins on aura de réponse....

Quoique je puisse parfois être têtue ou plutôt tenace, quoique j'aime bien faire ma mule, j'avais quand même vous en dire un mot....

Qu'est ce qui en effet m'a poussée à m'y maintenir ? Non seulement à m'y maintenir mais à y creuser ma place ? « Y » adverbe de lieu, est-ce à dire la psychanalyse comme lieu ? Question centrale sur laquelle je reviendrai en indiquant qu'il ne s'agit pas du cadre mais d'un lieu psychique parce qu'il y a l'expérience partagée de l'autre.

Mon attachement à la psychanalyse est extrêmement fort. La psychanalyse comme positionnement envers l'humain me parle très profondément. Freud a une vision pessimiste, cela me rassure beaucoup. Il propose un travail sur la vie psychique loin de toute position positiviste, même s'il aurait voulu que la psychanalyse soit reconnue comme une science. Cela aussi me convient très bien. Enfin ce travail n'est pas magique. Il est basé sur le (double) transfert du patient et du psychanalyste, c'est une approche où l'outil d'exploration et d'action est sa propre vie psychique dont on peut rendre compte en partie.

M'y maintenir, je laisse l'ambiguïté du « y », vous allez voir pourquoi. Ceux qui ont lu mon dernier texte « Renaître au trauma », ont pu lire qu'il s'agit de la réaction au trauma : rester au plus près du trauma, le reproduire, mais aussi s'y adosser, paradoxalement y trouver un point d'appui coûte que coûte, contre vents et marées. Rester au plus près du facteur du désastre et en faire émerger quelque chose. Cela évoque aussi la dimension de la jouissance. Un premier rapport de jouissance à l'Autre est nécessaire pour que le sujet puisse se fonder. En étant au plus près de la répétition traumatique je n'étais pas sans être au plus près de cette première jouissance qui m'avait constituée. *Le problème est que cela n'a pas été analysé.* Dans de nombreux traumatismes la jouissance perverse de l'agent traumatique est présente. Cette dimension perverse de certains traumas ou agents du trauma ne permet aucune structuration. Je dois préciser que, dans ce que j'ai vécu avec mes premiers psychanalystes, ce ne fut pas le cas.

M'y maintenir et y creuser ma place. Cela pose la question de la manière dont je me suis autorisée à être psychanalyste. Ce que je croyais être des cures au cours desquelles j'aurais pu franchir certaines positions et aller

---

<sup>2</sup> Je traduis : Il y a rien à manger sur la tête d'un teigneux »

<sup>3</sup> Je traduis : C'est un sacré mulet, plus on lui demande, moins il donne.

jusqu'au bout de la résolution du transfert ne l'ont pas été. J'ai donc quitté mes analystes mais je n'ai pas quitté mes patients, patients que je recevais en institution et quelques années plus tard en libéral. Ce fut peut être un agir. Cependant il peut y avoir des agirs féconds : la rencontre avec l'autre a toujours été pour moi plus dynamique que la rencontre avec moi même dans la solitude du cabinet de l'analyste. Surtout au début, il me fallait un autre réellement présent pour éveiller l' autre en moi.

Pour être tout à fait honnête, si j'ai parlé du silence de mes deux premiers psychanalystes, je devrais vous parler de mon silence, du silence de celle allongée sur le divan, silence qui cette fois-ci venait de moi, dans lequel je me sentais mal et qui a dû aussi m'être à mal mes analystes. Pourquoi ce silence ? Je le comprends maintenant. Je comprends que je reproduisais avec mes psychanalystes un transfert à ma mère à laquelle je n'ai jamais pu beaucoup parlé non pas de mon fait mais du fait de la barrière que *son* surmoi avait construit entre elle et moi, entre elle et elle même aussi d'ailleurs. A l'époque de mes premières psychanalyses je ne savais pas qui j'étais et du fait de mon transfert qui parlait à *leur* surmoi je ne pouvais pas non plus trouver avec eux qui j'étais. Il me fallait pour cela un espace autre, un territoire rien qu'à moi dans lequel je puisse explorer ma part inconnue, non éclairée. C'est dans l'écriture que j'ai constitué cet espace.

Pour le dire autrement, la question de Patrick Chemla, pourquoi ai-je poursuivi, m'a réinterrogée sur ce que j'avais quitté en quittant mes deux analystes lacaniens. J'avais certes quitté le silence mais j'avais aussi quitté un dispositif assez kafkaïen dans lequel le psychanalyste était mis par moi en position de sachant ce qui était mon bien et surtout quelle était ma faute, sans me la dire pour autant, à moi de la chercher et cela dans un silence de mort ou dans des phrases éliptiques. Ce dispositif exerçait en soi une emprise. Fallait-il cette emprise pour accéder à tout ce qui en moi restait aliéné ? Difficile à dire. Je pense que je n'étais pas encore en mesure à l'époque de me « libérer », j'étais encore dans cette conception kafkaïenne d'une faute. Est-ce cette pression de la faute inconnue qui m'a poussée à y rester ? Ce n'est pas impossible.

La poursuite de mon analyse s'est faite aussi par l'intermédiaire de l'analyse de mon transfert et contre-transfert avec mes patients, de même qu'elle s'est faite encore par l'intermédiaire d'interventions publiques, de textes rendant compte de mes questions cliniques<sup>4</sup>.

Il est une autre dimension d'un tout autre ordre qui m'a poussée à me maintenir dans le champ de la psychanalyse : ma rencontre avec Jacques Hassoun. C'est ici où le devenir psychanalyste est difficile à transmettre car les raisons personnelles sont sûrement aussi importantes que les raisons raisonnables...Je pense à la réponse que j'ai spontanément faite à Anne Lise

---

<sup>4</sup> Cette question du rapport entre une analyse personnelle et « l'installation » comme psychanalyste ou comme psychothérapeute se pose actuellement dans la mesure où il est fréquent que l'on « s'installe » après un passage trop court par l'expérience personnelle de l'analyse. Cependant il est fréquent de voir des demandes d'analyse surgir un peu plus tard, tant le travail avec la psyché de l'autre et de la sienne est un travail à risques.

Stern qui me demandait ce que mes psychanalyses m'avaient apporté. Ce qu'elles m'avaient permis de franchir. Ma réponse immédiate fut celle -ci : « Ce qui m'a fait avancer ce ne sont pas mes psychanalyses, c'est Jacques Hassoun ». Cela mérite un temps d'arrêt. J'étais en train de lui dire qu'aucune de mes deux tranches d'analyse n'avait eu un impact sur moi, n'avait bougé quelque chose en moi, que le seul moteur était Jacques Hassoun et mon désir de rester à ses cotés.... Ne suis-je pas en train de me condamner moi même devant vous ?

Qu'est ce qui peut motiver le désir de/pour l'analyse ? Le désir de connaissance, le désir de pouvoir, le désir de vérité du savoir inconscient, le désir amoureux ? En faisant un retour sur mes motivations c'est le désir en tant que passion amoureuse qui l'emporte. L'illusion transférentielle tient à la nécessité d'en passer par le savoir de l'autre, mais aussi par son amour. Ne l'ayant pas vécu ni ressenti dans mes deux premières tranches d'analyse je suis allée interpellé cet amour à sa source. Je vivais un amour qui me tenait lieu d'emprise. Mais à la différence de l'emprise vécue au cœur de la relation analytique, l'emprise vécue dans la relation amoureuse, certes me déposédait de mon être, mais ne me laissait pas sans possibilité d'agir.

D'autre part il me semblait que le cadre analytique et la partie qui se jouait à deux tendaient à me maintenir enfant. Ma relation amoureuse avait elle aussi ce penchant. Cependant pour garder mon objet d'amour j'avais un besoin vital de ne pas être en position d'enfant. Je ne voulais pas que le fossé entre celui que j'aimais et moi se creuse au point de devenir infranchissable. Je souhaitais me sortir de la nostalgie d'être l'enfant agrippé au corps et aux mots de l'autre. Concrètement je pouvais plus me battre pour sortir de cette position enfant à l'intérieur de ma relation amoureuse qu'à l'intérieur de ma relation analytique..

Je n'étais pourtant pas sortie d'affaire car je devais faire face à un autre redoublement. Mon objet d'amour était lui même psychanalyste. Je voulais suivre son sillage car je reconnaissais en lui le psychanalyste, j'avais conscience que la dimension psychanalytique était quelque chose d'inscrit en lui. Je voulais suivre son sillage pour ne pas continuer à être psychologue sur le mode psycho-humanitaire. Mais suivre le sillage d'un autre n'est ce pas risquer une nouvelle fois de se perdre ?

Drôle de situation, celle de retrouver le maître à domicile, mais un maître que je pouvais contester. Un maître contestant aussi. On connaît le goût de Jacques Hassoun pour le politique, ce qui de cette façon me mettait à l'abri de l'irradiation que J.Lacan exerçait sur moi comme sur beaucoup d'entre nous à l'époque. Il y avait un effet quasi religieux dans la manière dont il nous était demandé d'adhérer, de suivre, de nous donner corps et âme. Je n'ai jamais pu adhérer complètement. Ceci depuis que j'avais connu de près et adhéré avec ferveur à un courant de la religion catholique dont j'ai mis beaucoup d'énergie à me sortir. C'est une sortie qui s'est faite en deux temps en passant par un autre temps d'investissement dans la religion de l'autre, je veux dire la religion juive. Mais là mes yeux se sont décillés. Je suis devenue rétive à toute forme d'orthodoxie. Esprit de contestation, esprit critique, qui m'a sans doute permis de ne pas adhérer à l'École de la Cause Freudienne tel que J.Lacan nous

invitait à le faire après la dissolution en 1980 de l'École Freudienne de Paris, et qui a permis d'imaginer avec quatre autres personnes<sup>5</sup> un lieu d'échanges que nous organiserions selon d'autres modalités que celles de l'École Freudienne de Paris, d'où la naissance du Cercle Freudien en 1982.

Mais me dira-t-on, tu as remplacé une emprise institutionnelle et transférentielle par une emprise amoureuse. Ce n'est pas faux, j'en étais consciente. Cependant je savais que je devrais ma survie à la déliaison du lien d'emprise qui tissait ce rapport amoureux. Je savais que si j'y arrivais, je me délivrerais en même temps d'un bon nombre d'autres aliénations, celles dûes à mon éducation, mon origine sociale, mes préjugés etc. Il me fallait travailler la double passion qui n'est jamais absente du lien amoureux, qui tend à dire « sois moi et en même temps sois ce que je ne suis pas » pour arriver non pas à un désir contradictoire mais à deux désirs.

Drôle de situation quand même que cette situation qui m'a amenée à utiliser le rapport de rivalité narcissique inévitable dans un couple pour démontrer que je pouvais tenir ma place et que nous n'avions pas les mêmes approches ou la même sensibilité clinique : lui plus freudien dans la mesure où il allait chercher dans ses cures de quoi nourrir sa réflexion, moi plus ferenczienne du fait d'une sensibilité plus « empathique » avec mes patients, empathie dont j'ai tiré profit pour inscrire ma propre position clinique. En quelque sorte ce sont mes patients qui m'ont formée. Ils ont été le creuset de mon évolution.

Ce désir m'a permis de me décoller de mes inhibitions et de mes attaches secrètes. N'es-ce pas cela que l'on attend d'un voyage psychanalytique ? Qu'il vous donne l'occasion, qu'il soit l'espace pour un dessaisissement de ses attaches névrotiques, psychotiques ou autistiques, pour s'ouvrir à une vie à l'autre ?

J'avais un but, j'avais des compagnes et compagnons de voyage. De ce fait le poids de mes deux tranches d'analyse vécues dans une certaine pétrification dûe au silence de mes analystes, dûe au poids de modèles, dûe à leurs interventions énigmatiques et brèves, a été compensé, rééquilibré, par quelque chose de plus actif. Je suis restée avec les traces de silence sans m'en laisser envahir totalement.

Leur empreinte particulière en moi ne s'est levée que six ans plus tard lorsque je suis allée voir Pierre Fédida pour un contrôle. Celui-ci n'a accepté le contrôle qu'à condition que je lui parle de moi, de ce qui m'habitait, m'agitait, lorsque cela s'avérerait nécessaire. Il ne voulait en aucun cas cliver le psychanalyste de la personne qui entendait le patient. A l'heure actuelle cela peut paraître aller de soi mais cela ne l'était pas durant ces années, en particulier du côté de L'École Psychanalytique de Paris qui avait institué des psychanalyses didactiques avec des didacticiens, psychanalyses didactiques qui ne pouvaient se faire qu'après que les problèmes névrotiques personnels aient été réglés dans une première analyse. Celui qui demandait une supervision était censé avoir été analysé et être au fait de son contre-transfert. Lacan le

---

<sup>5</sup> Olivier Grignon, Michèle Abbaye, Claude Rabant et Jacques Hassoun

premier s'était violemment battu contre ce clivage. P. Fédida qui était membre de l'A.P.F., association qui au début avait fait scission avec Lacan, était en ce qui concerne ce point en accord avec J.Lacan.

Il s'est alors passé quelque chose qui m'a paru incroyable, qui a eu l'effet d'une délivrance : P. Fédida s'est mis à associer sur ce que je lui disais : « Ce que vous me dites me fais penser à ceci, à cela... », « A partir de ce que vous me dites je ferai l'hypothèse que ceci, cela... ». Je n'en revenais pas. Je ne revenais pas qu'un psychanalyste puisse penser-à-partir-de-mes-propres-dires. Je n'en revenais pas de pouvoir avoir un effet sur la pensée d'un autre, autre mis en position d'Autre. Cette possibilité *d'inter-action* m'a bouleversée, m'a libérée.

Auparavant j'étais moi même allée chercher du côté des psychanalystes qui parlent, même si je les trouvais quelquefois trop interprétant : Mélanie Klein, D.Winnicott, Rosenfeld, Bion, Joyce Mac Dougall, que je lisais en cachette ou avec quelques uns d'un autre bord. Pourquoi en cachette ? Lorsqu'on appartenait à un groupe il existait une sorte d'omerta, une loi du silence, sur tout ce qui pouvait venir de l'autre groupe. Mais je n'avais jamais rencontré un psychanalyste qui dans sa pratique fasse entendre à son analysant qu'il parle puisque ce qu'il dit le fait penser. J'étais dès lors devenue quelqu'un qui parle.

J'ai parlé de délivrance. La délivrance est une naissance. Elle est non seulement la sortie de l'enfant mais celle du placenta. Jusqu' alors j'étais comme éternellement enceinte d'un corps intermédiaire dont je ne pouvais dire à qui il appartenait. Je ne m'appartenais pas. Une part de moi restait collée.

C'est justement cette part collée que le silence du psychanalyste ou de l'analysant entretient, ne traite pas. Je ne dis pas qu'il suffise que le psychanalyste parle pour qu'il y ait délivrance, mais celle-ci ne pourra pas se faire dans le silence. Tous les silences ne se ressemblent pas et ne sont pas à mettre au panier, au contraire. Le plus souvent il n'y a d'interprétation que si dans le travail qui précède une place a été laissée au silence. Le silence renvoie au cri et à tout ce que celui-ci fait surgir de la figure de l'étranger, cri qui fait naître la parole. Il ne s'agit pas non plus de n'importe quelle parole.

Depuis j'ai beaucoup réfléchi, lu et écrit là dessus. Un des auteurs qui en parle le mieux me semble être Gaetano Benedetti. Il est particulièrement attentif aux différentes formes de scissions inconscientes que le sujet a développé dans son monde interne. Face à cet univers cloisonné il avance que les productions du patient, ses images d'objets, ses représentations, doivent être enrichies de la présence du thérapeute, de sa façon de s' y référer affectivement. Ainsi, dit Gaetano Benedetti, « je proposerai de les (les productions du patient) « consteller » de notre inconscient de telle sorte *qu'elles deviennent peu à peu susceptibles de symbolisation*<sup>6</sup>...Il s'agit d'apaiser les éléments de l' inconscient du patient qui sont désintégrés de son moi, de façon qu'il entre en relation avec nous puis, à travers nous, avec son moi, auquel nous nous adressons de façon positive. Nous devenons un pont, un sujet

---

<sup>6</sup> C'est moi qui souligne.

de transition entre l'inconscient scindé et le moi tout autant scindé. Le moi psychotique se trouve ainsi nourri, à travers l'identification, tant par notre apport libidinal que par l'inconscient, de sorte que le patient va pouvoir découvrir les *imagines* que nous avons enrichies comme étant ses propres symboles, de nouveaux objets-soi, et ainsi, par notre intermédiaire, entrer en rapport avec lui même.»<sup>7</sup>

Même si ce texte dont j'ai extrait quelques lignes est énoncé dans le cadre du traitement de la schizophrénie. Nous avons tous des parts psychotiques. Je me suis personnellement reconnue dans cette sorte d'approche préliminaire à la psychanalyse qui est de rendre au patient la vie de ses productions, de les lui rendre comme ayant valeur de symboles. L'accès à la symbolisation est un préliminaire au champ même de la psychanalyse des névroses tel que Freud nous l'a transmis.

Un autre passage m'a aussi particulièrement intéressée concernant non pas la psychose mais l'hystérie<sup>8</sup>. Gaetano Benedetti s'appuie sur l'idée qu'il y a un passage complexe du narcissisme à l'amour objectal. Il dégage de ce fait deux sortes de « soi », un « soi » narcissique dans lequel l'autre n'a pas de place, qui est même fait pour éliminer la dépendance à l'autre, « soi » quasi autistique lorsque le narcissisme est trop fragile pour prendre le risque de l'autre. Et un « soi » qui contient l'autre, qui contient du deux, du duel.

Il me semble que ma rencontre avec la pensée en interaction de P. Fedida a redonné à mes productions une valeur symbolique et a permis ce passage d'un « soi » bloqué, fermé, à un « soi » vivant. Moment à partir duquel je me suis sentie moi même.

Ce passage d'un « soi » refermé sur lui même à un « soi » contenant de l'autre a ouvert une autre porte : celle de l'autre en tant que l'autre féminin. C'est en tant que femme que s'est tissé mon rapport à P. Fedida qui, vous l'aurez perçu, tout en restant mon contrôleur, fut investi par moi d'un transfert à l'analyste. En quelque sorte il devint l'adresse du dialogue intérieur que j'avais avec lui et avec mes patients par l'intermédiaire d'un travail d'écriture systématique couvrant plusieurs cahiers. C'est avec lui que je poursuivis ma psychanalyse restée en arrêt.

Au contraire avec P. Fedida, qui lui même a beaucoup écrit sur l'espace de la métaphore, sur le vide et sur le site de l'étranger, nous nous retrouvions autour d'un champ qui nous était cher à tous deux, celui des femmes et du féminin. Féminin articulé et entendu comme lieu pour la métaphore, comme site de l'étranger. J'ai pu ainsi faire se rejoindre en moi même ce qui quelques années auparavant avait été une aspiration pour moi : pouvoir rejoindre le mouvement des femmes. J'ai pu élargir cette aspiration à une reconnaissance profonde du féminin en moi même et de l'altérité. Si quelque chose de gémellaire, de collé, m'habitait jusqu'alors et organisait mes

---

<sup>7</sup> Gaetano Benedetti : « La psychothérapie des psychoses comme défi existentiel », ed. Eres, coll. La maison jaune, 2002, p.46.

<sup>8</sup> Gaetano Benedetti : « Séminaires cliniques sur l'hystérie » ed. Eres, coll. La maison jaune, 2012, p. 133 à 147.

relations aux autres, la découverte de cette part de féminin irréductible a été, elle aussi, la possibilité d'une formidable ouverture. Plus que tout, le face à face entre femmes m'apparût comme pouvant organiser la sublimation, cette sortie vers l'œuvre en dehors de la cure. J'ai beaucoup travaillé sur la formation du narcissisme d'une mère à sa fille, d'un père à sa fille et entre femmes, ce fameux entre-deux. Plus encore, profitant du transfert dans lequel toutes les fonctions parentales peuvent être projetées, j'ai pu très longuement déplier ce qu'il en était pour moi et pour mes patients, de la femme, de la mère, du maternel dans l'homme, du maternel dans la femme, du maternel présent ou non dans la relation sexuelle pour une femme, de la transmission père -fille.

Comment ai-je travaillé ce fameux entre-deux ? En le mettant en pratique. Pendant plusieurs années j'ai rencontré toutes les semaines une amie psychanalyste, Chantal Maillet. Ensemble nous lisions un texte de J.Lacan tout en nous parlant de nos cures. Dans cet espace quelque chose s'est passé, s'est décanté, a eu lieu, quelque chose de joyeux, comme une relation à soi même qui se creuse, se découvre par la relation à l'autre. Chacune s'est mise à écrire.

C'est l'écriture qui m'a servi de relais, de tissage à l'intérieur de mon espace psychique et entre mon espace psychique et celui de mes patients. L'écriture n'est-elle pas création d'une fiction pour créer le passage d'un lieu à un autre ? Quand il y a création dans le passage d'un lieu à un autre c'est qu'il y a autre chose que le déplacement d'un lieu à un autre. En ce qui concerne mes patients l'écriture s'est avérée être comme un espace indispensable pour poser de l'écart<sup>9</sup> au cœur même de l'empathie. Écrire après les séances pour lutter contre le refoulement et le désir d'ignorance afin de maintenir l'ouverture à l'inconscient. L'écriture permet de voir. Ecrire serait transformer la voix en vision, ce serait une parole qui voit tout en préservant l'intime.

Si au début ces cahiers sont quasi fidèles aux dires entendus, assez vite ils sont l'espace d'une réflexion de plus en plus poussée au sein de laquelle mes propres signifiants se dégagent avec la tentative de les articuler avec les concepts théoriques. Ces cahiers sont un croisement de plusieurs voix. Jusqu'à pouvoir produire parfois quelque chose de détachable sous la forme d'un texte.

Sans le savoir j'osais ma propre parole, comme on ose une transgression.

C'est à peu près à ce moment là où j'ai pu aborder les grandes théories sans avoir trop peur d'être écrasée par elles. J'ai cru pouvoir me risquer à un exercice périlleux mais incontournable : exprimer mon vécu, ma pensée, avec les concepts lacaniens !!!! Croiser les deux sans disparaître sous la langue de l'Autre. Comme si, à partir de ce moment là, je pouvais me servir des concepts lacaniens et non plus être à leur service. Je vous renvoie à mon texte dans la revue *Patio*, numéro 10 intitulé « L'Autre sexe »<sup>10</sup>.

Croyant y trouver la confirmation de ce que je suis en train de vous

---

<sup>9</sup> Je vous renvoie à l'entretien de Michel Foucauld avec Claude Bonnefoy *Le beau danger* ed. EHESS

<sup>10</sup> Titre de mon texte « Dis moi que tu me veux *pas toute* ». Variation sur la formule de J.Lacan mais en faisant intervenir la personne à qui cette demande est adressée.



dire, je suis allée chercher la revue. Stupeur. La revue est parue en 1988, nous sommes en 2013 : 25 après, les bras m'en tombent. Je vois à quel point je parlais encore charabia, un melting-pot de langues incompréhensibles qui se voulaient être du lacanien, en particulier dans le texte d'introduction dans lequel je devais jouer un rôle de représentation de la transmission d'un corps doctrinal institué. C'est dire que j'étais loin encore de m'autoriser à parler avec ma propre langue, dire qu'il m'a fallu beaucoup de temps pour vous parler comme je le fais aujourd'hui.

Décidément le chemin pour arriver à soi même est un chemin complexe, la liste des dessaisissements est longue. Quelle est la valeur de ce passage par l'aliénation au discours de l'Autre ? Car le périple que je vous livre ici a été semé de recherches de savoir à partir des clés que nous proposait notre maître<sup>11</sup> J.Lacan, je veux dire l'étude des mathématiques, de la logique, de la philosophie, des religions, des nœuds etc... Il me fallait me coltiner ces champs d'études que je prenais pour des exercices de pensée, des exercices pour me défaire d'une pensée simplificatrice, toujours tentée de revenir à des formes plates non paradoxales. Ainsi en me mettant avec d'autres à l'étude d'autres disciplines le monde intellectuel s'élargissait. J'acquerrais quelques outils pour exercer mon esprit critique.

Que faire de J.Lacan ? Je pense que la seule chose que l'on puisse faire de lui est de l'aimer. Si on ne l'aime pas, impossible d'en faire quelque chose si ce n'est une caricature. Si on l'aime, on trouve. A condition de l'aimer sans passion. Mais est-ce possible d'aimer sans passion, en particulier J.Lacan ? L'aimer de manière à rester quelqu'un. Pourquoi ? Car la langue de l'amour reconnaît plus l'autre que la langue de la passion ou du pouvoir. Je pense que longtemps J.Lacan m'a impressionnée et m'impressionne encore mais maintenant je peux commencer à avoir une forme de considération pour lui. Je pense que longtemps je ne l'aimais pas. Je le craignais, je me méfiais de lui et de ses discours et avais même de la haine envers lui. Aussi, après avoir essayé de l'adopter je l'ai abandonné. Je me suis sentie plus légère. J'ai eu plus de temps et d'espace pour aller vers d'autres auteurs qui m'ont passionnée et qui, me semble-t-il, parlaient le même langage que moi, auteurs qui m'apportaient un éclairage dans la direction de mes cures. Auteurs auxquels je rends hommage dans leur capacité de transmettre à partir de leur clinique, sans séparer la théorie de la clinique.

J.Lacan, lui, si on l'attrape en direct, peut rendre fou, peut rendre muet ou perroquet, peut rendre faux. Alors comment s'en servir ? Que peut-on en faire ? Je propose de le considérer comme un chercheur passionné ou comme un passeur. Un passeur qui nous invite à des pas de cotés continuels. Je propose de ne pas le mettre en position de maître car beaucoup de ce qu'il a pu dire et écrire reste énigmatique et du coup prête à religion. Et religion veut dire don total de soi de la part des adeptes et donc disparition du sujet. Certes Lacan est énigmatique mais à la manière d'un maître bouddhiste. Il dit sans dire tout en disant. Ce qu'il dit peut « s'interpréter » différemment selon. Il sait ce que

---

<sup>11</sup> Nous le mettons à cette place et lui même ne faisait pas grand chose pour que nous ne l'y mettions pas.

parler veut dire....là dessus il n'a cessé de nous avertir. Il a aussi un coté joueur. Mais de quel jeu s'agit-il ?

Je n'ai pas forcément envie de brûler ce que j'ai adoré. Pourquoi ? Suis je l'enfant qui craint que s'il se détache de ses parents un monstre surgira pour l'avaler ? Ou bien, dans une continuité avec moi même, ai-je plutôt envie de comprendre d'où est venue ma fascination ? Quel sens donner à ce qui a tant compté ? Je dirai en reprenant une expression de J.Lacan lui même, que J.Lacan est utile à condition de ne pas s'en servir. Il n'est pas possible de l'appliquer à la conduite d'une cure mais il est utile pour prendre de la hauteur, nous empêcher de comprendre trop vite, désigner l'innommable, rappeler à la suite de G.Bataille la part maudite en l'humain, rappeler que l'inconscient fonctionne loin de l'équilibre, affirmer la structure langagière de l'inconscient et de la sexuation, soutenir le non savoir au cœur même de tout cheminement. J'ai appris bien des choses grâce à Lacan, malgré ou contre lui, que sans lui, pourtant, je n'aurai même pas approchées.

Maintenant il est temps de poser la question : Qu'est ce qui fait que l'on devient analyste ? Sur quel savoir se fonde celui qui s'autorise à pratiquer l'analyse ?<sup>12</sup>

Pour ma part j'ai rencontré la psychanalyse en 1967 grâce à un jeune médecin interne de l'hôpital psychiatrique d'Étampes qui allait au séminaire de J.Lacan et m'y a entraînée. Mais c'est l'effervescence de mai 1968 qui m'a poussée à faire une démarche pour moi. Il faut dire que tout le monde autour de moi y allait...La psychanalyse que j'ai d'abord connue par les séminaires de J.Lacan me semblait être le lieu même d'une pensée en marche (à coté d'autres plus politiques), d'une pensée pensante. Pour moi qui étais psychologue, être psychologue à l'époque c'était surtout faire des bilans ou animer des réunions, je voyais dans l'approche psychanalytique la possibilité d'avoir une action thérapeutique, de ne pas seulement être celle qui constate mais de pouvoir agir sur la souffrance psychique. En plus je ne me suis pas gênée, au nom de la psychanalyse, au nom du transfert, de mettre tout en branle dans le C.M.P.P. dans lequel je travaillais pour casser une prise en charge traditionnelle, copiée du modèle médical, qui voulait que le 1<sup>o</sup> entretien soit fait par l'assistante sociale qui « prenait des renseignements », préparatoire à la visite centrale du médecin, comme si le transfert ne s'établissait pas dès la première fois. J'ai été entendue.

Il y avait aussi dans ce nouveau discours des notions qui me parlaient infiniment telles que la non opposition et même plutôt la complémentarité des positions passives et actives, par exemple de pouvoir être allongé, position passive, tout en étant « analysant », position active. Ou encore des couples tels que « aliénation/séparation ». Ou encore des oppositions graduées telles que « ne pas avoir le phallus/ N'être pas sans phallus », le « pas sans » ouvrant un nouveau positionnement, permettant de dépasser la dépression féminine de la fin de cure freudienne, ou de ne pas rester enfermée

---

<sup>12</sup> Gaetano Benedetti parle lui de « psychologie dynamique » éclairée par la psychanalyse.

dans la revendication féministe.

J'ai pu élucider sur quel savoir je me suis autorisée à pratiquer l'analyse, c'est à dire à m'autoriser à interroger d'autres que moi sur leur position désirante...ce qui n'est pas une petite chose. Vous l'aurez deviné au travers de ce que je vous ai déjà dit de moi et de ma mère endeuillée. Comme Ferenczi l'avait déjà remarqué, le savoir qui m'a fait m'autoriser à pratiquer l'analyse s'est fondé sur mon désir de « réparer » ma mère. Si bien qu'il m'est toujours difficile de trancher entre ma fonction thérapeutique et ma fonction psychanalytique. Je pense malgré tout que nous ne devons ni les opposer féroce­ment ni les confondre et que je me dois à un effort constant d'élucidation. Ce que je vais m'efforcer de faire.

Il y a dans l'interrogation du désir telle que la soutient le psychanalyste une solitude inévitable que la position thérapeutique sur son versant empathique ne soutient pas de la même manière. De même que, à la différence de la psychanalyse, la psychothérapie des névrosés ne peut pas penser le transfert négatif. Mais il y a aussi dans toute psychanalyse une préparation, une relation à créer que l'on trouve dans la psychothérapie.

Pourquoi ? Je réponds à la question que je posais au début de ce texte : la psychanalyse peut-elle être un lieu ? Même si le psychanalyste offre un espace où le transfert peut advenir, il peut se produire avec certains patients que pendant un certain temps il n'y ait pas de transfert mais seulement le réel d'une réalité. Pendant ce temps le psychanalyste a à porter le patient en lui. « Même si cela peut paraître autre chose que de la psychanalyse, c'est parce que cette autre chose est d'abord une offre d'un lieu, que la rencontre qui se déroule dans le réel d'une réalité peut devenir psychanalytique, c'est à dire avoir une valeur psychique »<sup>13</sup>.

En conclusion je proposerai de réfléchir sur les rapports entre signifiants et affects. Il est certain que la dimension signifiante a été durablement mise au premier plan comme recélant en elle-même une valeur d'efficace symbolique. Mais l'efficace d'une règle ne va pas sans que celle-ci ne soit promulguée dans un contexte porteur, affectivement accueillant. Cela rejoint la question de l'accueil dans la cure qui exclue la pratique dangereuse du silence quand il est un signe implicite de la mort d'un minimum d'empathie. Ce minimum d'empathie me semble produire ce début de restauration narcissique sans laquelle le sujet ne peut se sentir en confiance et s'ouvrir à une parole qui tranche sur l'ordinaire de la répétition transférentielle.

En évoquant la dimension relationnelle dans la cure, j'ai voulu laisser entendre que ce n'est pas le signifiant seulement qui dispose d'une charge d'efficacité mais la manière dont il est ou non porteur d'une puissante palette d'affects, d'affects relationnels, qui sont la vie elle-même. A l'inverse de ce que fait l'obsessionnel qui se retranche derrière des ratiocinations protectrices. A l'instar de bien des analystes. Il existe un genre de pratique qui inclut une présentation particulière de l'ensemble de ce que l'on appelle la règle fondamentale qui dessine en filigrane, dès le début d'une cure, une forme de

---

<sup>13</sup> Heitor de Macedo discutant de la présentation par Pierre Kammerer d'un cas clinique. Séminaire 2012/2013

l'idéalité subjective que l'analysant doit atteindre. Ce qui est dangereux.

Une autre question court au fil de ma réflexion. Il me semble que je pose de fait le principe, en général refoulé ou rejeté, de la prise de conscience dans l'avancée de la cure. C'est à dire : quelle est la visée de ce que l'on appelle interprétation ? Autrement dit : existe-t-il un savoir déjà là, sub-posé au sujet, ou un savoir est-il à construire dans la cure réservant à la prise de conscience une place plénière ?

Pour finir je voudrais rappeler cette interrogation de Freud qui se demandait comment il se faisait que ce soit seulement dans la maladie que pareille vérité sur le réel nous devienne accessible. J'ai pu mesurer qu'il y a un certain accès au savoir qui ne puisse se faire que par... l'énamoration ( l'hainamoration ?) ou la mélancolie. Je voudrais aussi rappeler que même si je m'efforce dans bien des cas de reconstituer le moi du patient, je suis absolument convaincue que c'est la tension vers l'objet ( du besoin, d'amour, du désir) qui donne sens.

J'ai essayé d'énoncer un questionnement sur les trajets de l'analyse, les impasses de l'accueil, du désaccueil, le réel de l'analyse comme lieu symbolique, imaginaire pour l'analysant, les points de butée, les silences, les violences de l'interprétation, afin de pouvoir parler autrement de l'analyse.

J'ai pu faire pour d'autres ce que j'aurais aimé que l'on fasse pour moi, mettre l'accent sur les éléments langagiers mais aussi non langagiers et renvoyer de manière vivante les effets de la parole, de manière à sortir du « mur du langage »<sup>14</sup>. J'en remercie tous ceux qui y ont contribué.

Paris septembre 2013

---

<sup>14</sup> J.Lacan, Séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 289.